

# Yang Lian

Il est né en 1955 à Berne. En 1962 il est scolarisé à Pékin. En 1973 il termine ses études secondaires. En 1974 il est envoyé dans une équipe de production près de Pékin. C'est là qu'il commence à écrire de la poésie. Son premier recueil est achevé en 1976. Il le dédie à sa mère qui vient de mourir. En 1977 il passe le concours du groupe de création de la troupe artistique de la Radio.

Il a publié ses poèmes à frais d'auteur jusqu'en 1986, année qui voit la parution d'un de ses recueils poétiques à Shanghai. En 1990-1991 il séjourne à Berlin. En mars 1991 il est invité à une lecture publique à Dijon pour la parution du recueil *Quatre poètes chinois* chez Ulysse fin de siècle.

« Dans chaque ensemble de poèmes, écrit Yang Lian, je suis à la recherche d'une structure, d'une architecture qui parcourt l'œuvre, c'est comme une restriction, une pression liée à une résistance spatiale qui permettra au contenu de se révéler tranquillement par le biais de l'allusion. L'investigation dans le domaine de la langue est, à mes yeux, la forme la plus haute d'investigation sur l'existence. »

## LA NEIGE IMPERSONNELLE

### 1

Une averse de neige aride    saccadée    mime les passions humaines  
un jour bestial, glauque  
la neige, sur ses griffes minuscules, marche au sommet des arbres

squelette minuscule  
os de verre passés à la fournaise

la neige    cesse toujours  
quand elle blesse l'oreille

la mort    de quoi sont faits les souvenirs d'un mort  
ce cadavre en secret gonflé d'argent  
mille parturientes accouchent dans le ciel  
d'orphelins gelés, naissances clandestines  
l'escalier de chair rose    mène au petit pavillon  
qui est morgue    pavillon de nuit blanche

Tu n'as pas d'existence    toute l'année tu amasses la neige

## 2

Le champ de neige est plein d'aveugles ils ne voient pas  
 un poème mort à l'hôtel  
 ni la vallée engendrer une lumière terrifiante

ils ont perdu leur ombre au fond du même abîme  
 pour devenir au jardin aiguille noire flulette d'un gnomon  
 avec des éclats de rire ils se lavent les pieds

d'un oiseau mort divinement ils cisèlent un plat  
 au repas en plein air s'abreuvent au flot pourpre  
 midi flot sécrété sans voir par les aveugles

ils ne voient pas le voyageur du poème  
 allongé nu sur un lit d'hôtel  
 sans s'affaïsser posséder la profondeur de l'avalanche

## 3

Une humble lampe en terre tu l'offres aux ténèbres  
 le bruit de la pluie frotté au bruit de la pluie  
 engendre la neige au cœur de ton nom  
 t'octroie la neige en tatouage  
 la douleur relâche les oiseaux séquestrés dans la roche longtemps  
 l'un d'eux est mot toi tu n'as pas de mot  
 l'ouragan est cimetière suspendu sur les toits de la ville  
 dans leur nid les anges lèchent aussi leurs blessures  
 bête sauvage en or blottie dans le passé  
 l'homme dévoilé par l'eau doit suivre le courant  
 une forte neige tombe musique d'après la mort  
 après la mort quotidienne de ton nom  
 tu dénudes ce corps qu'on ne peut caresser  
 laisses le ciel le toucher  
 de la neige au sang toucher toutes les flammes  
 jusqu'aux ténèbres restituer ce temps dont on ne sait qui est  
 le maître

## 4

La nuit comme la pensée d'un fou    martèle  
 nos crânes    nous fait nous rencontrer  
 au cœur de la neige maléfique nulle distance  
 deux étoiles, deux chevaux galopent sur le même versant  
 fixés par un clou dans la nuit d'été  
 écouter    les esprits verser de l'eau    laver la lune  
 écouter les stèles mentir    exhiber un art de vivre

nous sommes tous neige    venue des montagnes  
 impersonnelle par naissance elle gaspille chaque mort  
 quand la nuit sur le lit du malade    gaspille l'illusion  
 quelqu'un joue du piano au Pavillon des fous  
 les bougies ne meurent pas    les cloches égrènent des larmes  
 un squelette vagabond ôte au jour son vêtement de deuil  
 nous voilà gelés    bloc de pierre

## 5

On ne peut escalader ce versant ni  
 ce pavillon de nuit blanche    en toi

conviées par la neige les plantes    sont espace de silence  
 l'horizon    verre empli de ténèbres  
 brûle de part en part

repoussé par la neige    tu es incolore  
 l'aigle perché sur la blessure    pleure tout bas à coup de lumière  
 la roche    lentement t'engloutit  
 mais ton sexe brille clarté impensable chez un mort

quand tu deviens l'unique impossibilité  
 la neige d'une vie a fini de tomber

au pavillon de nuit blanche    l'étau se resserre  
 dans le rêve fragile des oiseaux    le ciel sans pitié acclame  
 les poires sucrées à la poitrine des filles    elles tombent  
 dans la saison des pluies    le bruit de la pluie    te relance en toi  
 un homme nu à la fin n'est que neige

immaculée    éblouissante au pied de la montagne

avoir marché un millénaire sans traverser cette pièce  
 où tu n'es pas

Celui qui vit dans le temps sait :  
 le temps n'est pas le temps  
 un morceau de roche en soi est poème  
 et l'ombre devient chaise sculptée au bord du lac  
 les herbes folles chaque mois de juin y déclament  
 la neige livre argenté des morts  
 la brosse métallique brune s'acharne et brosse

les chaussures-cercueils couvertes de boue  
 des menottes en papier achèvent d'effrayer le détenu  
 à peine jetés sur la feuille les mots s'avèrent faux  
 ceux gravés sur la falaise sont à bord d'un funiculaire fou  
 jour après jour pulvérisés  
 le poète entré d'un bond dans le poème sera pulvérisé

pour l'imaginaire plus vivant que la mort  
 la neige est flânerie une seule fois  
 juin pourrit à l'envie les corps des morts agitent des grelots  
 tous les hommes agitent des grelots solitaires achevés dans l'instant  
 meurent, plus vivants que l'imaginaire  
 la neige partie trop loin ne peut que tout ensevelir